

. Dernière Lune .

La juxtaposition des divertissements populaires dans les parcs d'attractions et la diversité, voire l'hétérogénéité, qu'ils impliquent ont influencé certains architectes dans leur réflexion sur la relation entre les espaces consacrés à la culture et leurs usagers. (...) Mais c'est le Centre Pompidou qui, en 1977, en sera la plus remarquable réalisation : adaptabilité des espaces à toutes sortes de fonctions et de besoins connus ou à venir, perméabilité des espaces intérieurs et extérieurs notamment. Renzo Piano et Richard Rogers considéreront le Centre Pompidou comme un très grand jouet, une sorte de meccano géant, offert à l'usage et à l'imagination de ses usagers, un bâtiment invitant à une démocratisation culturelle, loin d'un temple de l'art.¹

Il se presse dans les couloirs du métro. Un peu tendu, il cherche du regard le panneau qui lui indiquera la direction.

Sortie, à droite.

Un escalier.

Il monte tout en vérifiant sa montre.

8h39.

Un rapide calcul de la distance qu'il lui reste à parcourir le fait accélérer le pas. Son vol est prévu dans moins de deux heures.

En haut des marches, il trébuche sur un mendiant étalé dans le couloir.

Celui-ci ronchonne à peine. Il s'excuse à demi-mot, un peu gêné de ne pas l'avoir vu. Le long du mur de nombreuses personnes assises, d'autres debouts. Elles conversent, mangent, dorment, écrivent, attendent l'air hagard. Il se fraie difficilement un passage, devant, à plusieurs reprises, en écartant de son chemin. Certains l'interpellent. Il ne s'arrête pas.

À l'extrémité, au niveau des portiques de sortie, un agent lui demande son pass. En règle, il est invité à pénétrer dans le sas qui lui permet d'accéder aux ascenseurs. Un couple arrive à sa hauteur et le salut amicalement. Il répond la tête baissée juste avant que les portes ne se referment sur lui.

¹ <http://mediation.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-dreamlands/ENS-dreamlands.html>

Une cabine descend. Des individus visiblement entrés par effraction sont poussés à l'extérieur par la sécurité. Plongé dans ses pensées, il ne détourne pas le regard trop habitué à ce genre de scène. Il a déjà fait le trajet quelques fois mais une inquiétude sourde l'a envahie. L'atmosphère entourant le Centre lui apparaît changée comme grouillante d'une indécise tension. Il appréhende. Il a cette sensation de ne pas reconnaître les lieux, comme si c'était la première fois. Ce matin, il prend un aéronef pour la Lune. Le dernier. Les réserves mondiales de carburants sont vides.

Il est certain qu'ils ne savent pas, ceux qu'il vient de croiser dans le couloir du métro, agglutinés aux portes attendant un laisser passer qu'ils n'auront sûrement jamais. Il fait partie d'un petit groupe chargé par le CNRS depuis cinq ans de mener un programme d'études et d'extractions de minerais lunaires pouvant substituer le pétrole. Aujourd'hui, il est l'ultime navigateur propulsé à l'or noir et il vole vers de nouvelles ressources énergétiques. Quelle ironie.

Il sort de l'ascenseur. Il marque une pause. D'habitude il ne s'arrête pas, mais là, si, cela lui paraît nécessaire, comme un rituel jamais avoué qu'il aurait dû faire plus tôt. Il sourit un instant devant cette grande pièce, l'ancienne salle de projection. Il était venu avec son père voir un documentaire sur le peintre Lucian. La grande ressemblance entre ses portraits aux couleurs morbides et ces personnes dans les couloirs lui vient lentement à l'esprit. Un petit écran diffuse des images d'archives relatant l'histoire du Centre construit il y a presque un siècle. D'un œil, il regarde les photos du chantier titanesque pour l'époque et ce trou incroyable avant que le bâtiment ne s'expose à tous. Qui aurait pu anticiper à quoi il ressemblerait aujourd'hui ?

Il prend sur sa gauche le tapis roulant qui le conduit à vitesse constante vers la zone d'assainissement. Il pose son casque sur le présentoir. Il entre de nouveau dans un sas, sort de nouveau ses papiers, est de nouveau invité à procéder. Il emprunte ensuite les escaliers mécaniques qui l'amènent dans le hall d'accueil. Le portrait de Georges par Victor trône au-dessus des guichets de la compagnie. Au proche, les panneaux d'affichages des prochains départs. Il en scrute un avec attention dirigeant son regard sur le dernier vol. Il fait la moue. Une heure de retard est annoncée.

Un peu irrité, il esquisse un mouvement vers le point d'information pour avoir des explications. Son téléphone vibre et le retient sur place. Un incident technique paraît-il. Il se tourne alors vers les baies vitrées ouvrant sur l'extérieur et cherche parmi les techniciens s'affairant sur la place, autour des bouches d'aération hors d'usage, une tête connue avec qui passer du temps. Personne n'attire son attention. Il est seul. Que faire avant son décollage décalé ?

Une piquante curiosité s'empare de lui. Il n'a jamais visité le Centre tel qu'il est devenu. Il le côtoie pourtant depuis qu'il est petit, avec ses tubes de toutes les couleurs, ses immenses vitres toutes hauteur, son escalier filant sur la façade qui permet d'accéder à l'une des vues les plus appréciées de la ville et d'embarquer dans l'aéronef. Il est impressionné par le déterminisme de cet édifice qui a toujours eu cette identité autonome, souveraine quoiqu'il advienne de son usage. Un peu comme un individu à la personnalité tranchée qui aurait évolué au fil des années, pris du poids, changé de coupe de cheveux, de style vestimentaire, fait de l'exercice, enfanté, vieilli.

Sous ses yeux, des souvenirs prennent vie. Il se voit jouer dans les oeuvres lumineuses et sonores de Ryoji, se perdre dans les rayonnages de la bibliothèque, être grondé par un membre de la sécurité pour avoir tiré sur les filets d'Ernesto dans la galerie permanente. Il le connaît ce bâtiment, il n'a presque pas pris une ride contrairement à lui. Un sourire presque enfantin s'est esquissé sur ses lèvres, il se dirige vers le plan le plus proche, prêt à explorer.

Où ira-t-il ?

Il est dans l'ancien Forum, un espace invitant la ville en son sein, baigné de lumière, avec ses grandes fenêtres animées par des activités souvent éphémères. C'est une autre époque. Le Centre est sous une bulle de verre dessinée par le petit-fils de Richard. Il l'aimait bien au début ce dôme géodésique mais les raisons de sa construction n'ont rien à voir avec le militantisme écologique de l'architecte et de son grand-père. L'air surpollué de la ville a accéléré la prolifération de maladies respiratoires ainsi que le processus d'oxydation des structures métalliques et bouché les systèmes de ventilation forçant la municipalité à doter le Centre d'une nouvelle peau, un cocon protecteur et sécuritaire. La population en est exclue. Des techniciens ont remplacé les badauds et les pigeons flânant le nez en l'air sur la piazza.

La célèbre pente douce s'est habillée d'un enrobé servant de tarmac aux engins. Une nuée de marginaux, accueillis par le passé, s'entassent rejetés aux abords. Au fur et à mesure, ils se sont construit des abris de fortunes, s'installant comme ils le pouvaient, avec les matériaux qu'ils trouvaient. Cet aggloméré de vies errantes et en attentes émaille la bulle d'une écorce chaotique et organique qui le rebute au plus profond de lui.

Où est passée l'humanité avérée de ce lieu autrement plus multiple et mélangé, où sont ces vieilles personnes ayant lâchées prise avec le temps et passant des après-midi interminables à découvrir des images d'archives ou des documentaires, ou encore ses gens de la rue qui occupaient le désespoir et la lenteur de leur journée en lisant et étudiant des sujets qui ne leur serviraient peut-être à rien. Et ces hommes et ces femmes, d'horizons singuliers, n'ayant jamais approché d'œuvres d'arts et ritualisant le geste même d'aller au Centre. La nostalgie a percé ses pensées.

L'aéronef permettant de faire la traversée occupe la place et la fontaine où les enfants jouaient avec les sculptures de Jean et Niki lors de fortes chaleurs. Il a découvert très récemment que les travaux 'Cloud Cities' de Tomàs, et les gonflables de Hans ont longtemps été une source d'inspiration pour la conception des appareils assurant le transport vers la Lune.

Le Forum c'est peut-être le seul endroit qu'il connaît toujours, habitué à s'arrêter et discuter avec les gens qu'il rencontre dans ce vaste volume avant de passer à l'enregistrement.

Il poursuit l'exploration du plan.

Niveau -1, l'entrée sécurisée et stérilisée et des ateliers de maintenance.

Niveau 1, des espaces d'attentes et de restaurations.

Niveau 2, l'administration du Centre.

Niveau 3, des archives ainsi que des laboratoires expérimentaux.

Niveau 4, la zone d'arrivée avec prise en charge des bagages.

Niveau 5, une galerie et des boutiques.

Niveau 6, les départs avec des terrasses et un café.

L'Atelier de Constantin, le poste de sécurité et de coordination aérienne.

Et puis de l'autre côté de la place, sous la fontaine disparue, l'Institut a été réarrangé en un département de recherche en fusion acoustique. Les chercheurs tentent de mettre au point une approche artistique de l'écoute spatiale et envisagent le choc d'onde sonore comme une force

de mouvement. Les essais sont embryonnaires mais il trouve la démarche remarquablement fascinante.

Le niveau 5 a retenu toute son attention. Il ne pensait pas que le Centre avait toujours une galerie. Il en est même agréablement étonné. C'est là qu'il ira.

Il se présente au guichet pour valider son enregistrement et se lance dans la batterie traditionnelle préalable à l'embarquement, dépose son bagage et s'oriente vers l'escalateur. Une vive émotion le submerge en posant le pied sur la première marche roulante. Il porte son regard vers le haut avant de détourner les yeux vers la droite, dehors. Le plan-séquence de sa montée et le dévoilement cinématographique de sa ville natale lui fait échapper un soupir douloureux.

À quoi tout cela ressemblera à son retour ?

Au niveau 5, à l'entrée de la galerie, il peut lire :

*Raffinerie de pétrole, hangar, tas de ferraille, supermarché,
le Centre et sa reconnaissance populaire.*

Sur un cartel, il est écrit une série d'interrogations.

*Faut-il que le musée ressemble à un musée ?
Quelle est la place de l'architecture dans les Arts ?
Pourquoi le Centre est-il un anti-monument ?
Le musée peut-il s'exposer dans un musée ?
Un bâtiment a-t-il des sentiments ?
Que peut l'Art ?*

Il entre.

Une maquette de l'édifice trône au milieu de la première salle avec des indications factuelles : un corps principal, cent soixante-six mètres de long, quarante-cinq mètres de large, soixante avec l'escalateur extérieur et un sommet à quarante-deux mètres. Une hauteur entre plateaux de sept mètres sauf celle du Forum qui est de dix. Huit niveaux accessibles au public de sept mille cinq cents mètres carrés chaque, deux niveaux de sous-sol (- 1 et 0), le niveau de la rue se situant au niveau 1 de la mezzanine, soit une superficie utile d'environ quarante-cinq mille mètres carrés. Et une petite phrase en bas ; *Dedans, l'architecture s'efface, pour n'être qu'espace à manipuler selon sa liberté.*

Dans les méandres de ses méninges, quelque chose s'est mis à sillonner. Une interrogation, nouvelle, qui l'entraîne à se questionner sur le rôle de l'art dans l'effondrement d'une civilisation thermo-industrielle. La dynamique artistique pourrait-elle être le geste constructif de la réalité suivante. Et ce faisant quelle monde naîtrait, et de quelle matière serait-il. Il entrevoit l'énergie créative comme une ressource, inépuisable, un dispositif de propulsion, non plus comme amplificateur d'une croissance aveugle et une possibilité d'exploitation d'un petit nombre sur le reste des vivants mais comme mouvement vers un partage désintéressé. Il se sent naïf, un peu, à s'imaginer que les individus, portés par la capacité à s'exprimer esthétiquement et à continuellement vouloir toucher le cœur de l'autre, puissent être le siège et l'émergence d'une relation intersubjective heureuse, pleine, entière aux limites indéfinies allant au-delà du seul monde humain. Si tout ce qui importe n'est plus que beauté, émotion, sens, réflexion, vie, si les hommes deviennent cette caisse de résonance sensible du monde, alors la société qui en exulterait serait d'une simplicité et d'une résilience sans pareil. Elle aurait ses imperfections, elle exigerait la multitude, devenant un élément entre d'autres mais si elle représentait ce premier chaînon, central, d'où tout découle et sur lequel tout repose, se rattache, alors quoi, cela serait incroyablement poétique et vivant, c'est une évidence ! Il n'a aucun moyen de répondre, ni même un semblant d'image référence à laquelle s'accrocher mais l'idée l'a convaincu.

Dans la galerie, le noir total. De la lumière sur la gauche après une cimaise. En lettres lumineuses une phrase clignote à un rythme saccadé.

Une exposition se doit d'être un voyage.

Derrière, un hamster court sur un petit tapis roulant entraînant un engrenage générant le peu d'électricité nécessaire au fonctionnement du dispositif.

Plus loin, une vieille télévision, comme on n'en fait plus, passe en boucle des images d'arbres, des frênes, saules pleureurs, arbousiers, baobabs, chênes, et d'autres qu'il ne saurait nommer.

Il n'y a pas d'arbre sur la Lune. Il s'arrête essayant de retrouver dans sa mémoire la dernière fois qu'il est allé à la campagne. Il ne sait plus.

Une pièce pleine de lumière artificielle l'accueille ensuite.

Dans un coin, une fenêtre avec écrit sur le carreau un mot de Renzo.

*Si c'était un paquebot spatial,
c'est plutôt un paquebot spatial
dessiné par Jules Verne,
c'est-à-dire quelque chose
qui ne volerait jamais.²*

La fenêtre donne sur une partie du bâtiment qu'il n'avait jamais vu. Une toute petite loggia, la place pour un seul homme de se tenir debout et s'accouder au garde-corps. Il l'ouvre et s'approche du rebord. Il est hors du dôme. L'air est difficilement respirable. En face, un arbre mort sur une terrasse. Autour de lui, des tuyaux bleus, verts, rouges, et des toits gris. Il doit être sur la façade Est. Il observe en apnée quelques secondes puis entre de nouveau dans le Centre, sous la bulle.

La dernière salle propose une oeuvre d'Anselm, 'Age of the world'. Elle date d'une soixantaine d'années. Un tas. Des murs, des cloisons, des planches forment une pyramide d'objets mis en décharge. Des déchets du bâtiments ordonnés, installés dans une sens spécifique, organisés, esthétisés. Un petit monticule en mille-feuille qui tel un carottage géologique donne une vision sédimentaire du rebut.

Il regarde sa montre. Son décollage ne devrait plus tarder. Il n'est pas certain d'identifier la correspondance entre le thème de l'exposition et ce qu'il y a vu. C'est un peu déçu qu'il se dirige vers la sortie. Juste avant de dépasser la porte, il se stoppe net. Posé sur une table, comme oublié par un quelqu'un, un livre de quelques pages qui n'a l'air de rien mais un titre qui l'attrape.

'Dernière Lune'

Il le lit puis se redresse et reste perplexe quelques instants. Il fronce les sourcils. Il ne peut pas déterminer si c'est une fiction, un document d'archive ou un récit inspiré d'histoires vraies. Il n'a pas le temps de relire et de démêler le doute qui vient de naître, il doit se faire sa propre interprétation.

² Renzo Piano interview dans 'Le centre georges pompidou' de R. Copans, 1997, 26', la Sept Arte, les films d'ici, France

Selon le texte, écrit par un écrivain inconnu se présentant comme historien désuet, le Centre aurait accueilli des fonctions et des populations parallèles en toute discrétion, dans ses coulisses. Un premier exemple, à l'abris des regards, caché derrière des cimaises, sur une partie d'un plateau accessible par les zones de services, Tadashi, l'homme aux 'parasites', épaulé par des architectes, a construit des cabanes servant de centre d'accueil de réfugiés au moment de la crise des migrants. Et pendant une année, un petit village en autonomie au sein du Centre, distribuant des restes des restaurants, prétextant des oeuvres participatives pour récupérer des vêtements et des objets nécessaires à son fonctionnement.

Troublant.

Une autre histoire émet l'existence sur une partie de la toiture d'une réserve naturelle où des animaux étaient récupérés, soignés puis réintégrés dans leur milieu naturel.

L'image du Centre en arche de Noé l'amuse.

Enfin, des salles pour le stockage d'oeuvres ont servi à faire pousser et protéger des espèces végétales rares, anciennes, en voie d'extinctions. Elles furent replantées dans le plus grand secret autour de la fontaine, sur la place, dans le quartier.

Dans ces trois cas, l'auteur apporte des éléments de réflexion détaillés et documentés sur les méthodes employées par le Centre. Le geste créatif est pris à chaque fois comme mécanisme technique. Des chants avec des modulations de fréquences afin de prodiguer des soins à des animaux ou des plantes. Des principes d'écritures contraintes pour construire des habitats et orchestré une société autonome. Jouer une pièce de théâtre pour faire de la biologie, écrire un poème pour mettre au point des calculs scientifiques ou bien de la fusion acoustique pour créer des théories philosophiques ou transmettre des savoirs. L'expérimentation artistique devient une manière nouvelle d'approche au monde, de relation avec l'autre, un maillon premier d'une organisation des choses.

L'écho de ses questionnements préalable bourdonne et frappe les contours de son crâne. Tout en parcourant les derniers mètres le séparant de l'entrée de l'aeronef, il ne cesse de retourner la question dans tous les sens. La surprise, le doute, l'étonnement, l'excitation, l'appréhension, les sentiments qu'il ressent sont tous d'une force vive et l'entraînent dans un état d'adrénaline et de certitude vis-à-vis de cette idée qui a germée.

Dans les tuyaux bariolés du Centre, il voit désormais passer de la musique, de la couleur, des textes, de la poésie, de la danse, de la peinture, distribuant chaque plateau et alimentant l'air d'un parfum passionné inconnu.

Il en est sur le cul, assis dans l'aéronef regardant ce lieu qu'il ne reconnaît déjà plus.

Comme si à son insu le Centre, tel un organisme vivant, avait agi au gré des changements sociopolitiques, climatiques, économiques, comme s'il avait prémédité ce qu'il adviendrait, de lui, de nous, de la ville, de l'art, de la terre et entamé un processus prospectif de transition expérimentale.

Ça ressent quoi une architecture, ça pense tu crois, se dit-il à lui-même avant que la poussée ne l'oblige à fermer les yeux.